

Les paroles d'un artiste

Le silence régnait en maître absolu. Puis, il fut soudain entrecoupé de bruits d'un artiste en éveil. Il peignait à s'en faire saigner les doigts, ses ongles rongés par le stress, ses cuticules arrachées sous le poids de l'angoisse, sa peau s'effilochant à force de la gratter, de l'assécher, de la torturer, sous le poids de l'excitation. Ses mains changeant de couleur au fil de ses idées, il ne les sentait presque plus. C'était comme si elles s'étaient détachées de son corps, étaient possédées par un autre esprit, contrôlées par l'esprit de la peinture. Ou était-ce son propre esprit qui était contrôlé ?

Il ne pouvait se passer se passer une journée, une heure, une minute sans qu'il ne peignât, sans qu'il n'eût un pinceau à portée de mains. C'était devenu vital, un besoin obsessionnel qui passait avant tout le reste. Il en oubliait presque de se nourrir, de dormir, de vivre. S'en devenait presque dangereux. Et mortel. La plume était devenue le prolongement de sa main. Et, il n'était pas prêt à la laisser tomber.

Il passait tout son temps dans sa chambre de bonne, le pinceau tournoyant entre ses doigts, en proie au traumatisme de la page blanche. Mais, cette fois-ci, c'était une tout autre page blanche qui le tracassait et, elle était loin d'être si blanche que ça. Il cherchait parmi ses souvenirs lequel serait le plus âpre à être représenté sur la toile, inscrit au fer rouge, ancré dans le marbre pour l'éternité. Quelques-uns lui trottaient dans la tête. Il semblait hésiter. Cependant, il avait déjà pris sa décision depuis longtemps. Il devait finir son chef-d'œuvre aujourd'hui. Ce serait l'apothéose de sa vie, le clou du spectacle, une création originale et extraordinaire, jamais réalisée auparavant. Il passerait à la postérité. Rien ne pouvait le détourner de sa route. Il avait choisi son chemin et, tel était son destin. Il l'avait choisi. Comment aurait-il pu en être autrement ? Il ajoutait autant de coups de pinceaux qu'il fallait, à gauche, à droite, en haut, en bas, partout, le blanc l'angoissant plus que tout autre chose. Il n'aurait plus le traumatisme de la page blanche. Personne ne lui ferait revivre ça.

Il logeait au dernier étage d'un immeuble. Le peu de gens qui le croisait, le trouvait sympathique, atypique, étrange. Les autres ne pensaient rien. Et, ceux qui le connaissaient, du moins, avaient eu la chance de le connaître, ne pensaient plus. Sa chambre était devenue toute sa vie. Elle était comme le cadre et lui la peinture à l'intérieur. Il devait finir maintenant. Le dernier coup de pinceau donné, la dernière goutte d'encre rouge imprégnée dans le tissu, tout était accompli. Il eut un rire nerveux et comme devenu hystérique, il se mit à sauter en tout sens, faisant trembler les murs de l'immeuble. Il s'arrêta soudain, dos à son tableau. Il se retourna avec lenteur et réalisa la fin d'un long labeur lourd et éprouvant : les larmes lui montèrent aux yeux, des hurlements lui revinrent en tête mais, il les chassa d'un revers de main. Les larmes qui s'incrustaient dans ses joues creuses, sales depuis plus d'un mois, s'évanouirent. Il accrocha son tableau à côté du modèle, épinglé au mur, face à sa meurtrière.

Puis, il s'agenouilla. La Fresque était terminée. Les mains jointes comme un pèlerin repentant priant la Vierge Marie, il admirait son ouvrage parachevé. Il s'essuya le nez, saisit une lame qui lui servait pour découper ses toiles et, se trancha la gorge. Le silence retomba.

On ne trouva pas son corps aisément. Ni aimant, ni aimé, personne ne l'attendait à la maison. Ce fut l'odeur qui le trompa, qui alerta les voisins, tous les voisins. S'infiltrant dans les moindres recoins, elle atteignit jusqu'à l'appartement en rez-de-jardin. Elle avait infiltré la climatisation. « Il avait bien choisi son jour pour fermer son parapluie ! Un jour de canicule ! Et Dieu sait qu'on a besoin de la clim ! », disait l'un. « Pauvre famille ! Je suis vraiment désolé pour elle. Quelle tragédie ! », disait l'autre. Tout le monde était avide de curiosité, s'intéressa tout d'un coup au jeune homme du dixième étage. Seulement, personne ne s'en préoccupait, ne s'inquiétait véritablement. Pourquoi faire finalement ? Il était mort, non ? Mais même mort, il

paraissait plus intéressant qu'il ne l'avait jamais été étant vivant. Le comportement humain étonnera toujours...

Les pompiers l'extirpèrent par la fenêtre, du haut de la grande échelle, le corps ne passant pas par la minuscule cage d'escalier. Le médecin légiste ne resta pas longtemps. Personne d'ailleurs. Il fit un compte-rendu rapide, sans trop entrer dans les détails, la vision de cette fin funeste lui donnant des vertiges. Les plus jeunes ne purent entrer ne serait-ce dans l'immeuble. Les plus vieux faillirent vomir et se cantonnèrent dans l'entrée. Quant aux plus expérimentés, ils s'écrièrent de n'avoir jamais rien vu de pareil ! Il n'était qu'un cadavre, rien de plus ! Les policiers et la criminelle prirent ensuite le relais. Dans une démarche virile, ils perdirent tout moyen en entrant dans la pièce tellement l'odeur les perturba. Mais, ce qui les étonnait le plus était de voir autant d'ordures dans une si petite pièce. Étaient-ils tous inexpérimentés ? Débiles ? Ce n'était pas ça qu'il fallait voir ! Enfin, l'un d'entre eux, pas le plus futé mais peu importe, remarqua quelque chose.

- Inspecteur, je crois que vous feriez mieux de vous retourner, s'enquit le jeune, ses mains se bouchant le nez.
- Qu'est-ce qui se passe ? Les indices se font la malle ! ricana l'abruti.
- Non ! Arrivera-t-il un jour où vous me prendrez enfin au sérieux, bon sang de bonsoir ! s'impacienta le nerveux.
- Agent, calmez-vous enfin, on n'est pas dans une basse-cour. Un homme est mort tout de même ! s'esclaffa-t-il devant les autres qui le rejoignirent dans un rire forcé. Je sais qu'il y a du sang partout mais ce n'est pas la peine de réagir de la sorte. D'ailleurs, il n'y est pas allé de main morte. Aucun mur n'est immaculé ! Et tout seul ! C'est du bel ouvrage ! Je souhaite bon courage au propriétaire pour tout nettoyer et retrouver un autre locataire d'ici là !
- Arrêtez vos commentaires et tournez-vous ! supplia le gringalet à genoux.
- Je crois qu'il est amoureux de l'inspecteur ! se moqua un autre.
- On ne se moque pas de ses collègues, chuchota le gros balourd. Même si c'est très tentant ! Bon, se reprit-il, qu'y a-t-il ?

Se retournant en bousculant pas moins d'une dizaine de bibelots autour de lui dont beaucoup de poussières et de sacs en plastique, il se retrouva face à l'agent tout maigrelet qui l'implorait de le prendre au sérieux.

- Décale-toi si tu veux que je regarde. Tu es devant. Je ne vois rien !

C'est sûr que s'il avait été devant, on aurait vu quelque chose !

- Eh bien, s'impacienta-t-il, qu'est-ce qu'il y a à voir ?
- Bas, s'abasourdit l'agent, ce qui est accroché au mur. Vous ne trouvez pas cela, je ne sais pas, étrange, bizarre, anormal.
- Toutes les personnes qui se suicident font des choses étranges, bizarres, anormales.
- Un suicide ? Cela veut dire que l'affaire est...
- Classée. Il n'y a jamais eu d'affaire de toute façon. Et, pour te faire plaisir et parce que je suis quelqu'un de généreux, je te laisserai faire le rapport sur cette Affaire, hein ! se moqua-t-il. Il faudrait vous remettre à la plage mon vieux, vous allez finir par devenir vieille fille comme ça, à vous prendre la tête contre des murs ! éclata-t-il de rire avec les autres collègues.
- Très bien. Mais, je prends ces tableaux comme pièces à conviction. C'est mon affaire, se vexa l'agent, tout frais sorti de l'école de police.
- Si tu veux ! rirent-ils tous en cœur.

Se renfrognant et mettant son égo de côté, il demanda qu'on photographiât le mur et qu'on emportât les tableaux et les cartes postales. Il les étudierait au bureau, chez lui, partout. Bien évidemment !

La victime était Ronald Dupont. Ronald Charles Dupont. Sa mère l'avait appelé ainsi car, elle adorait la famille royale britannique et se passionnait pour la culture anglosaxonne. Elle voyageait beaucoup et laissait souvent son fils seul. Et son mari. Pas étonnant qu'il la trompât et qu'il s'en allât avec sa maîtresse. Les voyages, c'est bien mais comme on dit, loin des yeux, loin du cœur. Et, elle était très loin, très très loin. Toujours en vadrouille pour son boulot, plus concentrée par son métier que par sa propre famille, elle avait fini par la détruire. Ce fut leurs derniers instants de bonheur. Il s'envola telle une étoile filante dans le ciel. Il s'évapora. Elle était avocate, perdit son métier (radiée du barreau pour être venue à un procès soul et droguée), perdit sa dignité, perdit sa vie. Elle lui échappa comme elle essayait d'échapper à sa vie ennuyeuse à mourir dans le trou du cul du monde en voyageant. Elle voulut la maintenir à flot mais, c'était comme prendre de l'eau avec ses mains, elle coule, elle s'en va, elle s'échappe. Sa vie s'échappa. Elle se pendit.

- Je ne comprends pas.
- Qu'est-ce que vous ne comprenez pas, agent Bolitar ! se moqua l'inspecteur.
- Pourquoi s'est-il suicidé de cette façon ?
- Ah ! Vous êtes encore sur cette affaire ? Mais, je croyais que vous m'aviez rendu votre rapport. Il était clair non ? Et quand on conclut une affaire, on passe à une autre. C'est le but du jeu, s'enquit l'inspecteur.
- Oui mais, j'ai l'impression que quelque chose nous échappe.

C'était le cas de de le dire.

- Ce qui vous échappe, c'est ma patience. Il s'est suicidé. Il s'est tranché la gorge, sectionné la carotide. Et sa mère s'est pendue. Qu'est-ce qu'il te faut de plus, hein ! Qu'il y ait une histoire cachée, mystérieuse sous cette affaire ! Et bien, je suis désolé de vous l'annoncer comme ça mais toutes les morts ne sont pas glorieuses et spectaculaires. Non, au contraire, elles sont tristes et froides. Et injuste comme l'affaire qui devrait être ta priorité actuellement. Huit femmes ont été tuées, vidées de leur sang et laissées pour mortes dans des endroits plus ou moins isolées en moins d'un an. Cette affaire devrait être ta priorité comme elle l'est pour nous tous actuellement ! Il y en aura sûrement une autre la semaine prochaine...
- Patron ! chuchota un des collègues, en lui tapant sur l'épaule.
- Active-toi ! conclut l'inspecteur.
- Très bien, se ferma l'agent tout neuf qu'il était.

Il séjourna une dizaine de minutes à son bureau, l'esprit ailleurs, en proie au désarroi le plus total, à la mort la plus violente. Puis, il rentra chez lui. Pourquoi zoner au boulot quand on pouvait être efficace chez soi ?

- Patron, excuse-moi mais, je reviens de revenir des archives et, les pièces à conviction de l'affaire numéro 13333 ont disparu.
- Quelle affaire ?
- L'affaire du suicide du même que la jeune recrue se passionne.
- Ah ! Ce truc-là. Et qu'est-ce qu'il a pris ?
- Tout.
- Et bien, ça nous fera plus de place dans les archives ! éclata-t-il de rire. S'il pensait se faire respecter maintenant, c'est raté !

Le patron et ses collègues rirent de bon cœur. Cependant, aucun n'avait le cœur à rire.

Il marchait en quête de rédemption. Il avait faim. Il avait soif. Pourtant, ni la nourriture ni la boisson n'auraient pu l'assouvir. Il désirait autre chose, quelque chose qui pouvait le satisfaire pour le restant de sa vie. Et pour cela, il devait voyager.

- Allez Will, viens dans la chambre. J'ai mis mon petit ensemble bleu pour toi, implora une jeune brune, adossée au mur de la cuisine.
- Attend. Je dois d'abord faire ça. C'est important pour moi. Je deviendrai fou si je ne comprends pas vite cette affaire.
- Alors pourquoi je suis là alors ? Pourquoi m'as-tu demandé de venir ? s'impatientait-elle.
- J'en sais rien... Pour me changer les idées j'imagine.
- Je vais mettre ça sur le compte de la fatigue.

Mais, il ne l'écoutait plus. Plongé dans l'affaire aux tableaux, il cherchait quelque chose sans savoir quoi chercher. Cependant, il devait trouver. Il savait qu'il y avait quelque chose de pas normal. Mais quoi ? Pourquoi s'était-il suicidé alors qu'il venait de finir son travail ? Du moins, apparemment. Pourquoi cette affaire le possédait à ce point ? Qu'avait-elle de particulier ? Il avait passé toute la soirée à la décortiquer dans tous les sens.

Les tableaux, huit en tout, représentaient des paysages, des paysages de cartes postales. Et, derrière chaque carte était inscrit un mot, une anecdote, une signature. Huit en tout. Ils étaient peints en rouge, entièrement. Complètement. Comme du sang.

Une photo dans son portefeuille tomba au sol, se glissa entre les files du tapis, entre la table basse du salon remplie de feuilles de papier et le canapé où notre ami, notre agent prodige se creusait les méninges pour résoudre l'énigme. La brune était derrière. Elle lui massait les épaules quand elle trouva la photo.

- Tu penses toujours à elle ? sembla-t-elle s'énerver.
- A ton avis ? éluda-t-il. Comment pourrais-je l'oublier ? Tu le pourrais toi ?
- J'en sais rien. Mais, je le ferai pour toi ! Enfin, j'en sais rien quoi, elle est morte il y a un an. Elle ne reviendra pas. Pense à autre chose !
- A toi !
- Par exemple, oui ! supposa-t-elle.
- Je crois que tu devrais rentrer chez toi, répondit-il simplement.

Elle s'énerva. Elle hurla. Elle cria. Puis, elle s'en alla, lui jetant à la figure sa photo stupide et claqua la porte. Il haussa les épaules. Il se replongea dans ses archives, les yeux dans les vapes. Cependant, il ne pouvait plus. Son esprit était ailleurs, en proie aux millions de souvenirs de sa femme.

Elle marchait telle une bohémienne libérée de l'emprise de Frolo. Avec ses longues robes fleuries qui lui tombaient jusqu'en bas des chevilles, elle paraissait venir d'une autre époque. C'était comme si elle avait traversé les époques pour pouvoir le trouver, lui pauvre agent de police de dernière classe qu'il était. Elle était son extrême opposée, toujours gentille, toujours souriante, toujours de bonne humeur. Malheureusement, son sourire, aussi beau qu'il était, s'éteignit. Elle adorait danser. Elle serait devenue une véritable danseuse si elle n'avait pas fait des études de comptabilité. Les étoiles étaient hautes dans le ciel. La Lune semblait rayonner. Les lampions de milliers de couleurs se reflétaient dans ses yeux bleus gris. Ses cheveux au vent, son sourire aux lèvres, elle était magnifique. Elle prit sa main et, ils se mirent à danser. Le sable était encore chaud et la mer agréable. Il la serrait contre elle. Ils s'aimaient. Un voyage de noce à l'italienne. Elle était en train de manger une glace. Elle s'en était mis partout et, lui montrait ses dents pleines de chocolat. Il l'avait prise en photo. Huit jours plus tard, en rentrant du boulot, elle ne revint jamais à la maison. La ville fut soudain entièrement

placardée d'affiches de disparition. Il ne s'en remit jamais. Une larme coula le long de sa joue creuse à ce souvenir. Puis, l'enragement prit place à la tristesse : elle avait été assassinée. La première des neuf crimes perpétrés cette année. Pas étonnant qu'il ne voulait pas s'intéresser à cette affaire. Qui aurait pu ? Cependant, quelque chose l'interloqua. Il était sur la bonne piste. Elle avait été découverte nue, au bord d'une rivière, dans un coin isolé, tranquille, beau. Avant d'être gâché par ce drame... Elle avait été tuée, vidée de son sang. Elle était recouverte de peinture rouge. L-I-M-B-E-S.

Comme les huit autres victimes.

Il y avait huit tableaux.

Ils représentaient les paysages des cartes postales. Il y en avait des grands, des petits, des moyens ; des sombres et des claires ; des étranges et des communs. La plupart étaient des lieux sobres, sans grand intérêt, des décors de campagne. Cependant, deux contrastaient avec les autres : l'un représentait un décor paroissial, l'intérieur d'une église et l'autre une impasse, une ruelle malfamée où débordaient les poubelles. Cela l'étonna qu'une telle carte postale existât.

Ce jour-là, il déambulait dans les rues d'une ville trop commune pour lui. Il voulait traîner dans les beaux quartiers seulement, les délavés l'attiraient davantage. Et, il savait qu'avec son physique et sa démarche, il passerait inaperçu. Les ruelles plus ou moins sombres s'enchaînaient les unes à côté des autres. Comme à la file indienne. Il s'assit sur le couvercle d'une poubelle qui vomissaient des détritiques et, un stylo à la main, prit des notes sur un calpin vieillot depuis des siècles. Il avait une écriture en patte de mouche, indéchiffrable. Un médecin ayant raté sa carrière ! Il attendit la nuit, les yeux dans les vapes. Il essayait de se remémorer le pire endroit de sa vie et chaque fois, ce souvenir le ramenait chez lui, auprès du cadavre sans vie de sa mère, ensanglanté. Quelle anecdote funeste ! Il fut soudain pris de frénésie et, se mit à sautiller en tout sens (surement pour refaire circuler le sang dans ses jambes engourdis) et continua à marcher. Il changea de démarche, remit son col de chemise et rangea son carnet dans sa poche arrière. En tournant au loin à gauche, une foule de femmes apparurent sur le trottoir, habillées de façon plutôt vulgaire. Mais pour leur métier, c'était obligé ! Il en choisit une (pas la plus moche) et fit son affaire. Il rentra enfin dans sa chambre d'hôtel, sa valise emplit de pot de peinture rouge et commença son œuvre. C'était le deuxième tableau. Il s'appelait L-U-X-U-R-E.

Une femme disparut le lendemain.

Les cartes postales étaient titrées, d'un nom plus ou moins religieux. Elle contenait une explication sur l'endroit où il était et, comment il s'y était pris pour réaliser ses tableaux. La plupart du temps, les lieux étaient au préalable choisis à l'avance. Il imprimait ensuite en photo et au verso, y dessinait les détails d'une carte postale. Il se rendait ensuite sur les lieux pour s'y imprégner, s'achetait une chambre d'hôtel la nuit pour y retourner le lendemain et, rentrait enfin chez lui avec le tableau sous le bras. C'était un plan bien organisé, qu'il ne changea jamais pour rien au monde. Tout roula sur des roulettes. Alors, pourquoi s'était-il suicidé ? Pourquoi huit tableaux ?

Pourquoi huit victimes ?

Il demeura plusieurs jours chez lui, à examiner chaque tableau, les uns à la suite des autres. Certaines choses étaient différentes de la carte postale mais, notre agent se disait qu'il s'agissait sûrement d'une signature. Rien d'autre. Le naïf ! Son patron d'ailleurs, s'impatientait qu'il restât si longtemps absent. Il lui avait manqué de respect, à lui et à sa femme. C'était normale qu'il prît un peu de temps pour lui. Ce qui n'était cependant pas normale était

qu'aucune autre victime n'avait été signalé disparue et aucun autre corps de femme sans vie n'avait été retrouvée. Comment était-ce possible ? Son mode opératoire voulait qu'une femme meurt tous les mois ? Alors, pourquoi pas ce mois-ci ? Un tueur en série ne s'arrête pas comme ça dans sa folie, elle le possède, le rend dépendant de ses meurtres alors, qu'est-ce qui le poussait à changer subitement son mode opératoire ? D'après l'inspecteur et ses coéquipiers, rien n'aurait pu le faire détourner de sa route. Il était trop malin pour se retrouver en prison, trop intelligent pour mourir et trop obsédé pour s'arrêter. Qu'est-ce qu'ils leur échappaient ? S'ils savaient !...

Mais lui savait.

La brune ne revint pas le voir. Elle n'y tenait plus. Ce qui était évident. Mais, cette affaire ne le tracassait en aucune façon. Cependant, deux des huit cartes postales lui donnaient du fil à retordre. La huitième avait l'explication mais pas de titre, seulement l'inscription : « Pozzo dei Giganti ». Et, il ignorait totalement ce que cela signifiait. Comment aurait-il pu le savoir de toute façon ? Et la cinquième carte postale où une longue phrase datant d'une autre époque, peut-être tirée d'une livre avait été rédigée : « Leur sort est de croupir immergés dans les eaux boueuses du Styx. Combien sont-ils là-haut, vivant comme des princes qui deviendront un jour des porcs dans le borbier, laissant pour souvenir un horrible mépris ? ». Qu'est-ce que cela signifiait ? Surtout que le tableau représentait un paysage où les arbres paraissaient certes, déchaînés mais tranquille et la rivière en contrebas sombre mais paisible également. Qu'est-ce qui justifiait l'emploi de tels mots ?

Il s'endormit sur le dossier, la tête pleine de peinture rouge. Allait-il devenir fou ? Non, il y était presque. Il attendait des analyses qui allaient confirmer ou réfuter ses doutes, coup de génie qui sans doute lui vaudra la résolution de l'énigme. Il avait demandé des recherches approfondies qui n'attendaient plus que d'être vérifiées. Dans cette attente pesante, il ne pouvait rien faire d'autre que dormir. Mais, le sommeil est le meilleur ami de l'homme. Et celui-là sera un de ses plus bénéfiques.

Il marchait, déambulait à travers les tableaux. Tantôt il pleuvait du sang, tantôt ses pieds s'enfonçaient dans de l'herbe emplies de sang, tantôt les décors semblaient fondre en rideaux de sang. Il voyait la vie en rouge mais, était-ce vraiment de la peinture ? Et, au bout de ce chemin tortueux, éclairé par une éclipse lunaire, soutenu par huit femmes dont une portant une plume à l'oreille, se trouvait l'Enfer, l'Enfer de Dante.

Il se réveilla en sursaut. Les résultats venaient de tomber. Il avait compris. Il avait trouvé. Il savait à présent la vérité. L'énigme n'était pas si compliquée finalement ! Mais cruelle, devait-on l'admettre. Quoi faire ensuite ? Garder le secret et l'emporter dans la tombe ? Pourquoi faire ? Il l'avait mérité, il avait mérité de se vanter d'avoir résolu deux affaires en une, d'expliquer son résonnement aussi brillant qu'un psychopathe... Pourquoi hésitait-il à révéler ses dires ? Voulait-il mettre tout le plan à l'eau ?

Les papilles excitées, les yeux exorbités, admirant chaque goutte de sang tomber dans le flacon une par une, admirant la vie s'échapper de l'enveloppe charnel, il n'attendait plus qu'une parole et tout serait accompli. Qu'attendait-il ?

Tournant dans son appartement en proie à un doute naissant, il hésitait, tenté par le désir de garder tout pour lui, de laisser ceux qui le prenaient pour un idiot complètement écervelé dans l'inconnu, dans l'absence, dans le néant. Mais depuis quand l'artiste ne suivait-il plus la partition qu'il avait sous les yeux ? Depuis quand l'œuvre se retournait-elle contre son maître ? Il devait en parler, raconter, expliquer. Il n'avait pas le droit de garder tout pour lui ! A quoi aurait servi tout ce temps ? A quoi aurait servi tout cet acharnement ? Toute cette sueur ? Tous ces voyages ? A rien...

Seulement, l'agent ne pouvait laisser le crime de sa femme impuni, demeuré dans l'obscurité et l'attente, l'attente d'une rédemption. Il devait être élucidé sinon, il en mourrait.

Il prit la voiture en trombe alors que la pluie faisait rage dehors. Rien n'était visible. Un brouillard épais s'abattit sur la ville. N'en restait rien de la lumière. Et, les tableaux dans son coffre semblaient prendre vie. La vérité brillait-elle autant ? Il entra dans le commissariat, plongé dans une pénombre glaciale.

- Je sais, se racla-t-il la gorge en apercevant ses collègues, se creusant les méninges autour du seul ordinateur encore en usage.
- Tiens, regardez, un moineau est tombé du ciel ! ricana-t-il. Les autres l'accompagnèrent. Et que sais-tu ? Aurais-tu parlé à la Vierge ?
- Vous ne croyez pas si bien dire si je vous disais avoir résolu votre affaire !
- Allons, ce n'est pas drôle de se moquer de ces choses-là ! Je sais que tu veux faire tes preuves mais de là à avoir résolu une affaire complète, te voilà bien gonflé !
- Et bien, voyez et jugez.
- T'inquiète bien, on va bien te juger petit morveux ! s'esclaffa un des collègues.

Peu lui importait les critiques, tous seraient bientôt bouche bée et personne ne piperait mot. Et, à son tour, il rira.

Lui aussi voulait rire mais, il ne le pouvait plus depuis longtemps. Et, il sentait déjà le rôle profond et invasif de la mort l'envahir. Un courant glacé le transperça et, au lieu d'une lumière, un gouffre se présenta. Ce n'était plus qu'une question de temps avant qu'il ne rejoigne le monde des morts. En un seul mouvement, un courant d'air, un souffle et, son âme serait propulsée dans le néant. A moins qu'il n'y fût déjà...

- Vous vous souvenez de ces tableaux que vous trouviez stupides et incompréhensibles, idiots et d'un ennui mortel. Et bien, c'est eux qui m'expliquèrent toute l'histoire.
- Quelle histoire ? s'impatientait l'inspecteur.
- Les huit femmes mortes... Sans trop m'avancer, je peux même vous affirmer qu'il n'y en aura pas d'autres.
- Pourquoi ? s'énervèrent les autres.
- Du calme. Nous avons tout notre temps. Et pour une fois que vous me prenez au sérieux, j'ai le droit d'en profiter, non !

Personne ne rétorqua rien.

- Ces huit tableaux représentent l'Enfer de Dante. Pour ceux qui ne connaissent pas, il s'agit d'un tableau illustrant ce à quoi ressemblerait l'Enfer, après la mort. Il est divisé en huit parties, les huit titres des cartes postales.

Elle était tellement belle, celle sur le tableau numéro cinq.

- Je me suis ensuite dit pourquoi huit crimes, pourquoi huit tableaux. Pourquoi du rouge et pas une autre couleur. Il devait peut-être y avoir un sens.
- Ou pas, intervint l'inspecteur, agacé.
- Chut ! dirent les autres, captivés.
- Huit crimes pour chaque tableau et du rouge certes mais, du sang sans aucun doute ! Les analyses ont montré que la peinture, enfin ce que nous prenions pour de la peinture, n'était que du sang, le sang de nos huit victimes, retrouvées dans vie, vidée de leur précieuse hémoglobine !
- Ça ne tient pas debout ! s'esclaffa l'inspecteur. Et pourquoi du sang ? Pourquoi faire tout ça pour se suicider ensuite ?

- Vous vous souvenez quand je vous ai dit bloquer sur la mort de sa mère. Et bien, elle ne s'était pas pendue. Non, la version officielle, celle voulue par le père, était la pendaison. Mais la version officieuse, celle vécue par un petit garçon de huit ans, était que sa mère s'était tailladée les veines. Il demeura dans son sang, auprès d'elle pendant une semaine.

L'odeur la trahit également.

- Il en voulut toujours à son père d'être parti, d'avoir eu honte de la mort de sa mère, d'avoir remplacé sa mère. Il tenta de tuer sa belle-mère avec un couteau de cuisine alors qu'il l'aidait à couper les tomates. Il fut envoyé en famille d'accueil, huit, dans huit lieux différents. Et, pour couronner le tout, chacune des femmes avait un lien avec ces familles d'accueil, une cousine, une amie proche, une sœur, ... une tante... Quoi qu'il en soit, une fois son œuvre achevée, il se donna la mort, comme l'avait fait sa mère huit ans plus tôt. Et le meilleur...
- Parce qu'il y a un meilleur ! s'égosilla l'inspecteur.
- Bien sûr, sur chacun de ses tableaux, il a peint ses victimes, à l'identique de comment on les a retrouvées. Il suffisait de bien regarder.
- Non ! hurla l'inspecteur. Il jeta toutes les feuilles qui demeuraient sur son bureau.

Le calme retomba. Il eut une promotion. Il déménagea. Le voyage est la meilleure façon de faire un nouveau départ et, il en avait grand besoin.

Le sol semblait se délier sous ses pieds. Il marchait. Il souriait. Le froid l'enveloppa entièrement. Il ne sentait plus rien. Ni ses mains, ni ses doigts, ni ses ongles. Mais, les avait-il un jour senti ? Le néant l'absorba. Tout fut noir

Et sur un air d'Unchained Melody, l'histoire se brisa et la vie s'envola. Tout en mouvement. Comme toujours.